

In memoriam : Mme Louise Cruppi

Autor(en): **E.Gd.**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **13 (1925)**

Heft 205

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

M. Bucher, la question de la prédominance de l'élément étranger dans le service domestique de notre pays, ainsi que les moyens d'y remédier. C'est que, malgré les mesures prises pour restreindre l'immigration des domestiques étrangères, leur nombre s'est accru, dans le canton de Berne comme partout ailleurs, à mesure que diminuait l'intérêt de la jeunesse indigène pour le travail ménager. A la femme appartient de remédier à cette situation fâcheuse et d'établir le service domestique de façon à satisfaire à la fois la maîtresse de maison et sa servante.

M^{lle} Neuenschwander, conseillère d'apprentissage, présenta un rapport expliquant entre autres que nos jeunes filles se désintéressaient du ménage, d'abord parce que chaque jour de nouvelles activités s'offraient à elles, ensuite à cause du très injuste dédain que la société témoigne à ses serviteurs. Il faut viser à développer l'enseignement ménager, à améliorer les conditions de travail de la domestique, et de façon générale éduquer le mieux possible aussi bien la future maîtresse de maison que la future servante. M^{lle} Eugénie Dutoit, professeur, s'appuya sur sa longue expérience professionnelle pour réclamer que, dans les écoles, on associe à la culture générale la culture ménagère, aussi bien pour les écoliers que pour les écolières. M^{lle} Lina Liechti, maîtresse d'école ménagère, présenta un rapport sur l'enseignement ménager tel qu'il existe actuellement, enseignement qui plaît aux jeunes élèves; mais leur enthousiasme ne résiste généralement pas à l'épreuve d'une première année de service comme domestique. Enfin M^{lle} Michel, institutrice à Interlaken, parla de l'activité des femmes membres de commissions scolaires. Elle estime que cette activité est « handicapée » par le manque de confiance en soi-même et par l'ignorance des lois. Pourtant elle cite des cas où l'influence féminine s'est exercée utilement.

L'assemblée présenta quelques suggestions: année obligatoire d'étude de la science ménagère; examen de cuisine précédant obligatoirement le mariage de chaque jeune fille; vulgarisation des moyens nouveaux de faciliter le travail domestique; enseignement aux jeunes garçons des principes tout au moins de la tenue de maison, etc.

En résumé de ces rapports et de ces discussions, M^{lle} Neuenschwander présenta à l'assemblée, qui l'adopta unanimement, le programme d'action suivant, dont l'exécution est recommandée à la bonne volonté des sociétés féminines: 1. Veiller à l'éducation; organiser des réunions de mères de famille pour les amener à s'intéresser à l'enseignement ménager, et aussi à l'entrée de femmes dans les commissions scolaires. 2. Améliorer l'apprentissage et l'exercice du travail domestique; organiser l'année obligatoire de travail ménager; travailler à une meilleure entente entre les maîtresses de maison et leurs employées quant aux conditions de travail.

Nous souhaitons une prompte réalisation de leur nouveau projet

d'action communale à toutes les Bernoises des villes et des campagnes.

J. V.

Après Soméo.

Nous avons reçu, malheureusement trop tard pour l'annoncer en temps utile, puisque la séance dont il s'agit a lieu précisément le soir du 20 février où sort de presse ce numéro, l'avis que M. Pierre Cérésole, l'un des organisateurs du service civil de Soméo, fera une conférence à la Salle Communale de Plainpalais (Genève), dans laquelle il racontera les expériences faites pour montrer l'utilité pratique du service civil en cas de calamités naturelles, et insistera sur la valeur morale et pacifiste de cette organisation.

IN MEMORIAM

M^{me} Louise CRUPPI

Nous l'avons dit, l'autre semaine, et on nous l'a répété de bien des côtés, en apprenant la triste nouvelle qu'annonçait notre dernier numéro; le mouvement féministe français est durement frappé.

Ce n'est pas toutefois que M^{me} Cruppi fût de celles qui s'enrégimentent volontiers sous un drapeau ou derrière une étiquette: elle était, et c'était un de ses charmes, et nous avons besoin de ces francs-tireurs tout autant que de chefs de file, elle était un esprit essentiellement indépendant et libre, aimant à juger et à décider par elle-même, et à mener comme elle l'entendait la barque des activités qui la passionnaient: « Dieu merci, je n'ai aucun comité derrière moi! » s'écriait-elle un jour, avec un soupir de malicieux soulagement, en parlant de cette Ecole Rachel, dont elle avait eu l'idée, et qu'elle avait fondée sans suivre la filière habituelle des organisations de cet ordre. Sans doute, faisait-elle partie de plusieurs Associations féministes françaises, mais ce n'était point dans leurs Congrès ou leurs Assemblées qu'on la rencontrait, mais bien dans des réunions plus intimes, dans des séances moins officielles où s'épanouissait dans tout son charme cette nature primesautière et spontanée, curieuse de toutes les manifestations de l'esprit humain comme de toutes celles l'activité féminine, éprise d'un idéal très-haut, et réclamant le droit de le servir sans s'inquiéter des critiques, ou des compromissions. Mais féministe, elle l'était dans l'âme, parce qu'elle savait la valeur profonde de chaque

et fort achalandés. Il est assez curieux de constater que le marchand de vin (la marchande de vin en l'espèce) jouait déjà à cette époque le rôle de « grand électeur ».

Sans doute, il ne faut rien exagérer et l'on ne saurait prétendre que toutes les Pompéiennes qui s'intéressaient aux élections appartenaient au monde des cabarets. Mais, je l'ai dit, c'était vraisemblablement le cas du plus grand nombre.

La désinence et la forme des noms féminins mentionnés sur les inscriptions révèlent, en effet, chez leurs titulaires, une origine toute spéciale, origine servile ou bien étrangère. Il semble bien qu'il s'agit presque toujours, soit d'anciennes esclaves que leurs maîtres ont affranchies, soit d'étrangères venues pour un motif quelconque sur le sol italien.

Dans l'une et l'autre hypothèse, ce sont des femmes d'une classe sociale inférieure. Effectivement, ce sont les étrangères ou les affranchies qui exercent le plus ordinairement les petits métiers, les commerces modestes que l'opinion antique considérait avec dédain et jugeait indignes des personnes libres et honorables. Cela était surtout vrai de la profession d'aubergiste et de cabaretière, au point que certaines déchéances légales frappaient celles qui s'y livraient.

Mais l'on comprend que, par cela même, les femmes de cette catégorie ne se trouvaient pas retenues, dans leur action de propagandistes, par les idées traditionnelles sur la réserve et la pudeur féminines: elles n'avaient aucun ménagement à garder à ce point de vue.

Plus encore pourtant qu'aux patronnes de cabaret, c'est aux servantes de ces débits que s'attachait une réputation infamante, en raison de la liberté bien connue de leurs mœurs, dont certaines peintures de Pompéi ne nous font pas mystère.

Au reste, le renom spécial de certaines tavernes était si bien établi, que les Pompéiennes, quand ils y allaient, prenaient soin, paraît-il, de s'affubler d'un manteau à capuchon qui leur cachait la tête, de façon à ne pas être reconnus des passants.

Or, justement, on a tout lieu de croire que plusieurs des femmes signataires des recommandations électorales étaient de simples filles de taverne. Voici sur quoi se fonde cette opinion.

Les dernières fouilles ont mis à jour, dans la rue de l'Abondance — l'une des principales voies de Pompéi — un emplacement qui paraît avoir été le siège d'une très grande animation. C'est un carrefour où s'élevait un petit édifice religieux consacré aux divinités familières, aux dieux *lares*. En dehors même des cérémonies cultuelles, de tels endroits constituaient des centres traditionnels de rassemblements populaires. C'était le rendez-vous des oisifs, le lieu où se faisaient les ventes publiques, où se donnaient les spectacles forains à l'époque des fêtes. La foule y affluait sous un prétexte ou sous un autre. Le carrefour dont je parle était donc un excellent endroit pour la propagande électorale.

(A suivre.)

J. TIXERAND.

être humain quel que soit son sexe; de même qu'elle était suffragiste parce qu'elle comprenait que, sans bulletin de vote, la femme ne parviendra jamais à réaliser les réformes qui l'intéressent le plus. Et certes, à certains moments, et quand bien même M. Cruppi soutint toujours au Sénat la cause du suffrage féminin, il fallait un certain courage pour une femme occupant une situation officielle pour se réclamer à nos principes.

Cette intelligence si vive, cette ardeur toujours en éveil amena M^{me} Cruppi à toucher à bien plus de questions concernant le féminisme que cela ne peut être malheureusement le cas de celles qui sont plus ou moins prisonnières de l'idée à laquelle elles se sont consacrées. Le féminisme dans ses rapports avec la littérature ne pouvait manquer de l'attirer; elle-même n'était-elle pas un écrivain de goût? comme le prouvent tant de ses articles, plusieurs volumes, dont le dernier, un roman régional, *La famille Sanarens*, a été analysé ici même, et encore sa belle étude sur les *Femmes écrivains de Suède*, qui devait, selon ses projets être la première d'une série consacrée aux femmes auteurs de différents pays. Elle siégea aussi dans le jury de prix littéraires internationaux créés en Amérique pour des femmes; et c'est certainement son amour du livre, joint à ses préoccupations d'ordre social, qui la fit s'enthousiasmer pour ces merveilleuses bibliothèques publiques américaines, sur lesquelles non seulement elle publia une étude très documentée, mais encore qu'elle travailla avec une ardeur jamais découragée à réaliser à Paris. La bibliothèque de la rue Fessart, que le *Mouvement Féministe*¹ a fait connaître à ses lecteurs par l'entremise de M^{me} Vuillomenet-Challandes, n'était pas sa création, mais bien pour elle un modèle constant, une source d'inspiration: « il nous en faudrait une du même genre dans chaque arrondissement de Paris », disait-elle lors de sa dernière visite à Genève, dans une de ces causeries familières aillées dont elle avait le secret.

Mais le sort des travailleuses du livre, des étudiantes, des intellectuelles, devait aussi la préoccuper. Bien avant la guerre, elle avait fondé, rue St-Jacques un Foyer universitaire féminin avec restaurant et local de club, et un peu plus tard un bureau de placement pour travailleuses intellectuelles. Après la guerre, elle contribua avec ardeur au travail de la Société universitaire des Amies de l'étudiante, Société qui a réussi à réunir les fonds nécessaires pour élever sur le Boulevard Raspail cette magnifique Maison des Etudiantes, dont un autre article² de M^{me} Vuillomenet a entretenu nos lecteurs. C'est là qu'elle avait transféré le local de son bureau de placement, qui a continué à rendre les services que l'on pouvait en attendre dans le terrible désarroi économique de l'après-guerre. Car c'est durant la tourmente et après elle que fut bouleversée la situation de nombreuses femmes, qui, élevées jusqu'alors en vue du mariage, de la vie de famille heureuse et ouatée, durent brusquement se mettre en quête d'un gagne-pain. Leur détresse, leur incapacité, leur timidité ou leur vaillance, toutes ces caractéristiques d'un changement de vie, M^{me} Cruppi en connut la misère ou la beauté, et voulut bien nous confier ses réflexions à ce sujet dans un article qu'a publié le *Mouvement* en 1917, et qui est malheureusement aussi vrai aujourd'hui qu'alors. Et c'est pour venir en aide à toutes ces femmes qu'elle organisa, avec le concours financier important d'un philanthrope, cette Ecole Rachel, dont elle nous a également parlé ici, et qui, non seulement enseignait à des veuves de guerre, à des jeunes filles de bonne famille ruinées, ces métiers, alors nouveaux pour les femmes et rénumérateurs: tels que le bobinage électrique, la prothèse dentaire, l'ortho-

pédie, la retouche photographique, etc. etc., mais qui encore leur procurait, une fois leur diplôme d'apprentissage obtenu, du travail et des places. A combien de désespérées, ces classes d'apprentissage sont venues en aide, pour combien, elles ont été la planche de salut: qui pourrait les compter?

Femme d'activité sociale et philanthropique, Louise Cruppi fut aussi une artiste dans l'âme, aimant la beauté et sachant la trouver, aussi bien dans la musique — elle se préoccupa beaucoup du sort de femmes musiciennes — que dans les arts plastiques si brillamment représentée dans sa famille — on sait que sa fille a épousé le sculpteur polonais Landowski, auquel le monument de la Réformation à Genève doit de si nobles figures — ou que, grande admiratrice de la nature, dans des paysages: l'entendre raconter un voyage en Russie ou en Scandinavie, par exemple, ou évoquer la beauté chaude de ce Midi toulousain auquel elle appartenait par son mariage et qu'elle adorait, était une pure joie. La philosophie moderne d'Occident, la pensée millénaire de l'Inde l'attiraient aussi, surtout après le terrible deuil intime qui pesa de sa lourde ombre noire sur toute sa vie, et à l'obsession duquel elle n'échappait que par un effort de volonté. Mais nous croyons que, plus que tout et avant tout, elle fut essentiellement une pacifiste et une internationaliste. C'est parce qu'elle ne pouvait comprendre la haine de peuple à peuple, de race à race, qu'elle souffrit atrocement de la guerre; et que, obligée de par son milieu de comprimer ses explosions d'indignation devant des manifestations soi-disant patriotiques qu'elle jugeait intolérables, elle aimait à se réfugier bien haut, « au-dessus de la mêlée », dans l'amitié d'un des plus nobles défenseurs de l'idée internationale. Sa voix, sourde et chaude, quand elle touchait à ce sujet, sonne encore à notre oreille: « haïr, disait-elle, souhaiter la mort d'enfants innocents, l'anéantissement de villes, de populations... que voulez-vous, moi je ne le peux pas. » On comprend dès lors quelle collaboratrice elle fut pour M^{me} Renée Dubost, présidente de l'Union française de Secours aux Enfants, qui coopéra avec tant de noblesse et de générosité de cœur au ravitaillement des enfants allemands pendant la famine; on comprend aussi l'admiration qu'elle avait vouée à la mémoire de Marie Lenéru, dont elle sut évoquer la pensée fière et haute dans une étude de fine psychologie féminine et pacifiste qu'elle présenta en introduction de la représentation de la dernière pièce de Marie Lenéru: *La Paix*.

Ce fut une âme d'élite, chaude, ardente, généreuse, tourmentée, et qui, par conséquent, souffrit beaucoup. Ce fut un esprit fin, ouvert, nuancé, enthousiaste, et que, comme le poète latin, rien ne pouvait laisser indifférent. Ce fut une causeuse exquise, une femme charmante, une collaboratrice dévouée. Ce fut une amie sûre, fidèle, affectueuse. Et cela en est assez pour que l'on comprenne tout ce que nous perdons en elle, nous qu'elle voulait bien, malgré la différence des âges, et peut-être par la rencontre de deux deuils simultanés, traiter en amie; et tout ce que perdent en elle, non seulement le féministe organisé, mais toutes les femmes qui cherchent et qui pensent.

E. GD.

Exposition Genevoise du Travail féminin

Sait-on combien de femmes à Genève exercent une profession? La réponse nous est donnée par le dernier recensement officiel fédéral de 1920: 30.383, soit à peu près le tiers de la population féminine de notre ville, qui atteint le chiffre de 93.258 (contre 77.742 hommes). Mais il faut encore s'entendre:

¹ Voir le numéro 190. ² Voir le numéro 191.